

io

n°50

Festival Reims Scènes d'Europe

Numéro 50 / Massimo Furlan – FERIA Musica – Myriam Marzouki – Faustin Linyekula
VASISTAS – Sanja Mitrovic – Célie Pauthe – Budapest Drama Festival – Les Plateaux Sauvages



la briqueterie
centre de développement chorégraphique du val-de-marne

19^e biennale de danse du Val-de-Marne
- 1^{er} mars - 1^{er} avril 2017
- danses exposées -
- alabriqueterie.com
01 46 86 70 70

19^e biennale de danse du Val-de-Marne
- 1^{er} mars - 1^{er} avril 2017
- danses exposées -
- alabriqueterie.com
01 46 86 70 70

la bri
centre de développement

19^e bienn de dar du Val-de-M
- 1^{er} mar - 1^{er} avri - danses exposé - alabriquet 01 46 86 70 70

Le Monde **laRockuplides** **La Terrasse** **ANOUS PARIS** **Mouvement** **DANSER** **BALL ROOM** **Co-funded by the Creative Europe Programme of the European Union** **adami** **vitry-sur-seine** **iledeFrance** **VAL de MARNE** **Le département**

ÉDITO

L'OINT DES YEUX, L'OINT DU CŒUR

« Peut-être l'immobilité des choses autour de nous leur est-elle imposée par notre certitude que ce sont elles et non pas d'autres, par l'immobilité de notre pensée en face d'elles. » C'est que notre Proust national en savait quelque chose, du mouvement de la pensée enfermée dans un corps alité et reclus. Chez I/O, on pratique la double aération du corps et de l'esprit. On parcourt avec ferveur les sentes sinueuses des sous-bois festivaliers. Et comme mieux vaut un loup dans le troupeau qu'un mois de février trop beau, on ne craint pas la fine pluie rémoise qui vient caresser nos chevelures coruscantes. Mouvements : pour cette 8^e édition de Scènes d'Europe, il n'y a pas que les échos de migrations en souffrance qui résonnent depuis la Méditerranée, mais aussi des histoires heureuses. Celle de Yamen Mohamad, par exemple, débarqué en 2013 après avoir fui la Syrie, aujourd'hui étroitement associé à la programmation du festival. Pendant mille ans, entre 816 et 1825, Reims fut la ville du sacre. La sainte ampoule, contenant le baume dont on oignait les trognes dynastiques, ce sont aujourd'hui les spots de la Comédie, du Manège ou de l'Opéra qui éclairent ces comédiens, danseurs, performers, plasticiens venus partager un petit bout de leur mouvement intérieur à eux. Ce sacre de l'art, cet élan vital, il est bien sûr précieux de les défendre. Et de les fêter : ni la chair ni l'alcool ne sont tenus d'être tristes. Alors, champagne !

La rédaction

Prochain numéro le 25 février

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5
VASISTAS : APOLOGIES 4 & 5
FERIA MUSICA : DARAL SHAGA
MASSIMO FURLAN : HOSPITALITÉS

REGARDS PAGES 6-7
SANJA MITROVIC : I AM NOT ASHAMED
OF MY COMMUNIST PAST
MYRIAM MARZOURI : CE QUI NOUS REGARDE
FAUSTIN LINYERKULA : LE CARGO

BRÈVES PAGE 8

CRÉATIONS PAGE 9
VINCENT MACAIGNE : EN MANQUE
CÉLIE PAUTHE : UN AMOUR IMPOSSIBLE

LA QUESTION PAGE 10
CÉLIE PAUTHE

REPORTAGES PAGE 11
KORTÁRS DRÁMAFESZTIVÁL DE BUDAPEST
LES PLATEAUX SAUVAGES

300M
DE CRITIQUES

Le samedi à 19h05
Le magazine culturel présenté par Guillaume Durand
et ses correspondants francophones

À (re)voir sur tv5monde.com/300mdc

TV5MONDE
La chaîne culturelle francophone mondiale

INSTITUT DU MONDE ARABE
Enregistré à l'Institut du monde arabe

PROD MCB°

MAISON DE LA CULTURE DE BOURGES

SCÈNE NATIONALE CENTRE DE CRÉATION DIRECTION OLIVIER ATLAN

BP 257 / 18005 BOURGES CEDEX ALLO 02 48 67 74 70 ELITE WWW.MCBORGES.COM

01 → 03 MARS
20:00
AUDITORIUM BOURGES

PROD MCB°

TRIBUS

DE NINA RAINE / MISE EN SCÈNE MÉLANIE LERAY

Comédie dramatique qui met en scène une famille contemporaine dysfonctionnelle ; une pièce aigüe sur l'appartenance à un groupe et les limites de la communication.

Avec Leslie Bouchet, Luca Gelberg, Bernadette Le Saché, Anaïs Müller, Thomas Pasquelin, Jean-Philippe Vidal.

EN TOURNÉE
→ 16 MARS LE CANAL, THÉÂTRE DU PAYS DE REDON
→ 18 > 30 MARS MC2: GRENOBLE

MCB°

MAISON DE LA CULTURE DE BOURGES

SCÈNE NATIONALE CENTRE DE CRÉATION DIRECTION OLIVIER ATLAN

BP 257 / 18005 BOURGES CEDEX ALLO 02 48 67 74 70 ELITE WWW.MCBORGES.COM

APOLOGIES 4 & 5

MISE EN SCÈNE ARGYRO CHIOTI, COMPAGNIE VASISTAS / LA COMÉDIE DE REIMS

« La compagnie Vasistas construit à chaque fois une chorégraphie musicale, un concert intime qui donne à entendre et à voir le rythme d'une histoire dans le moment présent. »

VERS LA VIE BONNE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Déshabillant le couple de ses attributs pour faire de ses personnages les chercheurs éthérés d'un « Soi » disparu, la compagnie Vasistas livre une pièce subtile à la violence sourde : celle du choc des temps.

Sur le plateau : un chœur et trois acteurs avec, pour les séparer, un ruban rouge qui semble courir du sol jusqu'au ciel, comme pour mieux affirmer l'impossible vacuité du sang et des larmes versés ici bas. Et puis pour ainsi dire rien d'autre. Rien d'autre que le noir total de la scène pour voir et entendre la blancheur de ces vies épurées qui visent à effleurer l'absolu. Du théâtre alors, mais pas seulement. Toute l'intelligence du procédé tient en la capacité d'Argyro Chioti à faire de cette quête d'absolu l'allégorie de toute l'histoire de l'art multiséculaire qu'il embrasse, et à travers cette dernière à faire de sa pièce l'illustration du chemin de croix parcouru chaque soir par les individualités que nous sommes et qui venons au théâtre chercher cette possibilité de vivre apaisés et conscients. Attention pour autant à ne pas venir chercher une recette. Spectateur d'une quête, le public devient à son tour chercheur, et dans le noir

ontologique des vies qu'il scrute il lui faudra beaucoup de patience et d'empathie s'il veut trouver sur la scène les raisons de sa colère et la source de son apaisement. Une certitude seulement : la sincérité semble être la seule voie possible. « Je serai sincère. Si je ne suis pas sincère ce soir je ne suis pas digne de me présenter devant vous », nous disent tour à tour les protagonistes de l'histoire. Par l'habileté de cette tournure, c'est alors deux états qui s'entremêlent : celui du théâtre qui se cherche, et des hommes qui se perdent, ou inversement.

“

Accepter l'inconfort de ces vies instables

En tout cas, c'est bien l'entrelacement de la lutte du théâtre d'hier, représenté par le chœur, et celui d'aujourd'hui, illustré par la contemporanéité de ce couple, qui se joue. C'est aussi de l'incapacité des arts et des hommes à accepter aujourd'hui ce qu'ils étaient hier en envisageant un demain que nous nous trouvons spectateurs. Ou quand le théâtre et nos vies ne font plus qu'un. Mais alors, qu'est-ce que cette sincérité que le théâtre et les hommes devraient atteindre, dont nous parle

la compagnie Vasistas ? Comme le laisse présager le titre, c'est le dénuement. Ou tout du moins la capacité de chacun à se défaire de son passé et de ses fautes jusqu'à l'excuse. Apology, en anglais. C'est donc la capacité à faire table rase, mais aussi à faire preuve d'éthique. « On ne peut mener une vie bonne dans une vie mauvaise », disait Adorno. Pour cela, il faudra apprendre. Apprendre à se déshabiller jusqu'à la nudité la plus totale. Apprendre à pleurer. Hurler peut-être, jusqu'à prendre le risque d'en mourir. Puis il faudra accepter. Accepter l'inconfort de ces vies instables, voire chercher à le provoquer. C'est tout ce que nous dit Efthymis Filippou quand ses personnages répètent à l'infini cette sublime litanie : « Si nager me procure du plaisir, que je ne plonge plus jamais dans des eaux bleues et claires. Si je dors tranquille la nuit, que mon oreiller soit de pierre et mon drap de fer. » Sur la route de cette sincérité résiliente et respectueuse de tous les temps, c'est donc un homme apaisé et un théâtre sauveur qui devraient pouvoir émerger. C'est en tout cas la route qu'emprunte cette compagnie, et c'est exactement ce qu'elle parvient à faire.

Vu à Marseille au festival Parallèle en janvier 2017

FOCUS —

DARAL SHAGA

LAURENT GAUDÉ, KRIS DEFOORT, FABRICE MURGIA, PHILIPPE DE COEN / LE MANÈGE DE REIMS

« Cinq acrobates se confrontent à plusieurs murs, espaces de projection des corps et des images, accompagnés dans leur trajet par trois chanteurs et trois musiciens. »

ON NE REVIENDRA PAS

— par Léa Coff —

Depuis sa création, en 2014 à l'Opéra de Limoges, la grandiose production franco-wallonne « Daral Shaga » parcourt les scènes d'Europe, prouvant à chaque représentation la force de son actualité et la nécessité de son propos. « Daral Shaga » se fait éveilleur de consciences dans la noirceur européenne.

C'est la certitude commune que l'art doit se mettre au service de la souffrance humaine qui a réuni quatre grands artistes de la scène contemporaine autour de ce projet ambitieux. L'auteur français Laurent Gaudé a proposé un livret qui a inspiré la musique du compositeur belge Kris Defoort, puis les propositions circassiennes de Philippe de Coen sont venues mettre la dramaturgie en mouvement, le tout orchestré par l'œil vif et exigeant de Fabrice Murgia. La rencontre de ces quatre sensibilités est une véritable réussite, une communion transcendée par un dessein supérieur qui annihile toute velléité égocentrique et donne à voir un objet scénique d'une rare pureté. La réalité des populations migrantes y est illustrée par le parcours d'un père et de sa fille en quête d'une nouvelle vie, et celui d'un homme solitaire, errant sur le chemin du retour au pays,

n'ayant pas trouvé sa place au bout de la route. La part de cirque, joignant les corps à la parole chantée, investit la scène à mesure que la traversée se fait périlleuse. Les silhouettes alignées face au vent de sable se portent et se supportent littéralement puis grimpent dans les hauteurs au moment de passer les frontières, faisant naître une verticalité vertigineuse sur la scène d'opéra. Le public reste bouche bée, impuissant devant l'image saisissante des corps s'échouant au ralenti dans les abysses de la Méditerranée ; l'émotion atteint son comble dans la salle lorsque les acrobates rebondissent en cadence face à une grille rouillée infranchissable, tentant de s'accrocher aux barreaux, en vain.

“

Les frontières tuent les hommes

On est soufflé par la simplicité et l'efficacité de la proposition. C'est que le propos de « Daral Shaga » se place à l'endroit juste et que son regard est d'une pertinence rare, dénué de bons sentiments et, si cela est encore possible, de démagogie politique. Le constat est clair et sans appel : les frontières tuent les hommes. Le thème de l'abandon d'identité est

central, et il semble bon de rappeler ce que ces hommes et ces femmes laissent derrière eux avant de parler de leur cupidité pour les aides sociales. En renonçant à leurs familles et à leurs terres, ils renoncent à une part d'eux-mêmes. Ici pas de discours sur la foi ou la couleur de peau : les acrobates se peignent le visage en blanc, camouflage tragique pour se frayer un chemin vers l'inconnu. L'image est une nouvelle fois d'une violence inouïe et pourtant tellement clairvoyante. Car la peur de ce qui les attend est latente. S'ils rêvent tous d'un humble eldorado où manger à leur faim et se sentir en sécurité, l'incertitude du sort qui leur sera réservé une fois qu'ils seront arrivés à destination pose un brouillard sombre et flou sur scène. Le destin de cet homme perdu entre deux mondes, ne pouvant rentrer chez lui et refoulé de la terre d'asile tant espérée, est une parfaite illustration de l'échec de l'Europe face à cette transformation inéluctable des sociétés. Il se tient sur le bord de la scène comme sur le bord du monde, souhaitant à ceux qu'il regarde courir sous les barbelés une meilleure fin que la sienne.

Vu au Théâtre national (Bruxelles) en janvier 2017

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



© Massimo Furlan

HOSPITALITÉS

CONCEPTION MASSIMO FURLAN / COMÉDIE DE REIMS

« Massimo Furlan a proposé à la municipalité de La Bastide-Clairence, bourgade du pays basque, d'annoncer l'ouverture d'un centre d'hébergement de migrants en vue de régler le problème des loyers trop élevés dans le village. »

INCONDITIONNELLES HOSPITALITÉS, LA POLITIQUE-FICTION DE MASSIMO FURLAN

— par Christophe Candoni —

En résidence au village de La Bastide-Clairence, dans le Pays basque, Massimo Furlan a mis en place un projet artistique des plus singuliers dont le résultat dépasse toute imagination. Secrètement aidé par une poignée de villageois complices, il propage l'idée qu'il faudrait accueillir des migrants pour contrer la hausse des prix de l'immobilier, qui mécontente la population. Insolite, provocante, la blague est osée par les temps qui courent...

Parti à la rencontre des locaux qui lui ont raconté l'histoire de leur terre, l'iconoclaste artiste avait bien perçu que, si le bourg était historiquement lié à la question de l'immigration (une importante communauté israélo-portugaise venue d'Espagne s'y est installée pendant deux siècles pour fuir l'Inquisition), aujourd'hui on ne croise aucun étranger dans les paisibles paysages et les rues silencieuses du village en rouge et blanc. Improbable mais vrai, le canular fonctionne lorsque les habitants s'engagent à concrétiser dans l'espace social cette proposition farfelue. De manière inespérée, la réalité rattrape la fiction. Plusieurs procédures sont lancées allant à l'encontre des réflexes symptomatiques et sécurisants de repli sur soi que rapportent quotidiennement les médias. Sur la scène du théâtre

Vidy-Lausanne et aujourd'hui à Reims Scènes d'Europe se raconte cette incroyable histoire proche d'un conte moderne joliment nommé « Hospitalités ». Il y a le maire actuel François Dagorret et son prédécesseur Léopold Darrichon, des jeunes, des vieux, anciens habitants ou nouveaux arrivés. Dans une forme chorale et minimale, ils se présentent face au public et évoquent leur vie, celle des autres, au village ou ailleurs, des bouts d'enfance, leur profession, leur famille, leur attachement aux traditions. Ils chantent ensemble et se livrent à une démonstration de fandango. En toute simplicité et dans un esprit soudé.

“

Écho d'une prise de conscience, d'un don de soi

Ce type de théâtre-témoignage comme ont pu le pratiquer Jérôme Bel, Milo Rau ou Sanja Mitrovic favorise autant la prise de parole variée et spontanée que son adresse directe et frontale. Massimo Furlan et sa dramaturge Claire de Ribaupierre ont veillé à écouter et à recueillir les mots des gens qu'ils ont rencontrés ; certains étaient connivents, d'autres ignoraient tout de l'arnaque. Toutes les histoires et les conversations relatées, simples anecdotes ou réflexions philosophiques, in-

terrogent la relation hôte-invité. Comme un leitmotiv revient la difficulté, l'inhibition à aller vers l'autre, à rencontrer l'autre. Sans jugement ni excès de didactisme, le spectacle laisse place à la contradiction, à l'opposition. Les personnalités qui se présentent devant vous n'ont rien d'une bande de bûnioui-oui, et c'est d'une manière saisissante que toutes assises en ligne à la rampe débattent dans un violent brouhaha bon nombre de clichés et d'a priori sur leur sujet avant de laisser la parole à la salle en lançant un débat participatif. Le spectacle raconte que l'association Bastida terre d'accueil a vu le jour en 2015 et que, l'année suivante, une première famille de réfugiés syriens s'est vue hébergée au village. Il se fait l'écho d'une prise de conscience, d'un don de soi, d'une sollicitude, d'une générosité affichés sans manifestation excessive d'autosatisfaction. En cela, « Hospitalités » est un spectacle édifiant, touchant et exaltant. Le geste artistique inventif et réactif de Massimo Furlan prouve que le théâtre a des choses à dire sur les sujets qui animent le monde, qu'il est bien ancré dans le réel et le vivant, qu'il sait mettre les pieds dans l'actualité, en être un acteur plutôt qu'un vain commentateur, qu'il continue à concerner, à bousculer et à nous faire progresser.

Vu au théâtre de Vidy-Lausanne en janvier 2017

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

I AM NOT ASHAMED OF MY COMMUNIST PAST

MISE EN SCÈNE SANJA MITROVIĆ
COMÉDIE DE REIMS

« Sanja Mitrović et Vladimir Aleksić reviennent sur leur histoire, celle de la République socialiste de Yougoslavie, un pays qui n'existe plus que dans les mémoires et l'imagination. »

L'HOMME SANS HISTOIRE
N'EXISTE PAS

— par Jean-Christophe Brianchon —

Le théâtre, c'est parfois aussi simple qu'une forme et des mots pour dire les souvenirs effacés de nos mémoires collectives. La forme comme histoire des survivances, et les mots comme soldats de la mémoire face au prochain naufrage du monde. C'est en tout cas ce qu'explique Walter Benjamin, et c'est exactement ce qu'il se passe là, dans cette pièce de Sanja Mitrovic et Vladimir Aleksic. Alors qu'ils dansent, à moitié nus, sur le schéma reconstitué de cette Yougoslavie morte de l'incapacité des hommes à sortir du cycle destructeur du siècle, c'est un théâtre salvateur, résilient et combatif qui s'affiche. Un théâtre qui impose à ses spectateurs oublieux la nécessité du souvenir, alors qu'une voix nous serine cette vérité : « Personne ne se souvient de rien. Ce qu'il vous faut c'est une nouvelle guerre, bande d'enfoirés. » Ce faisant, c'est alors plus que du théâtre, c'est une réflexion militante sur l'histoire qui apparaît en filigrane. C'est beau, et c'est d'autant plus intelligent que cela s'intègre dans une acception de la mémoire qui entre en écho avec le désir des artistes d'assumer la beauté du passé communiste de ce pays disparu, car quand ils font de l'histoire cette « exigence générale de la pensée » dont parle Didi-Huberman, c'est tout le matérialisme historique de Marx qui s'installe sur la scène. Lui et son désir « d'exprimer les structures véritables du passé ». Lui, mais aussi la vision de Roland Barthes, pour qui « fonder le théâtre sur l'histoire, c'est dénier à la nature humaine toute réalité autre qu'historique ». Sans oublier que cette réflexion ne valait que pour ce qu'il en déduisait en 1957 dans « Brecht, Marx et l'histoire » : « Il n'y a pas de mal éternel, mais seulement des maux remédiables. » Cela ne paraît pas grand-chose, mais c'est alors à tout un pan de l'histoire de la pensée que se rattache cette pièce : celui qui veut remettre le destin de l'homme entre les mains de l'homme lui-même.

« Le communisme était quelque chose de grand, d'héroïque, de beau, quelque chose qui avait confiance et qui donnait confiance en l'homme. Il y avait en lui de l'innocence et, dans le monde sans merci qui lui a succédé, chacun confusément l'associe à son enfance et à ce qui fait pleurer quand vous reviennent des bouffées d'enfance. » Voilà les mots qu'Emmanuel Carrère prête à Poutine dans son « L'Immonov », dont l'exergue (citation réelle et fameuse du président russe) est le résumé : « Celui qui veut restaurer le communisme n'a pas de tête. Celui qui ne le regrette pas n'a pas de cœur. » Derrière la provocation, une ambiguïté fondamentale, que Mitrovic et Aleksic mettent en scène dans cette création de 2016. Comment extraire les fantasmes du grand bouillon nostalgique de l'enfance ? Quand on est yougoslave et qu'à cette question insoluble s'ajoute la complexité d'une quête identitaire contrariée par l'Histoire, on comprend qu'on puisse patauger dans la semoule postcommuniste. L'angle d'attaque de ces deux amis d'enfance serbes : la fiction cinématographique, celle de la société de production Avala Film, et sa reconstitution approximative, ludique, humoristique. Fort d'une jolie intention, le duo échoue malheureusement à créer un véritable enjeu scénique. On reste un peu en dehors de leur histoire, à ces deux-là ; ils gesticulent, se font tirer dessus, lui s'enduit d'huile à frire, elle fait de l'aérobic, l'énergie est sympathique mais l'écriture inégale et la dramaturgie pâlotte. Tout cela manque un peu de recul (problème récurrent des automises en scène), mais surtout d'une touche de poésie qui aurait porté ce travail sur la mémoire dans une autre dimension.

CE QUI NOUS REGARDE

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE MYRIAM MARZOUKI / COMÉDIE DE REIMS

Spectacle vu à l'Echangeur (Bagnolet) en janvier 2017

« Myriam Marzouki n'est ni voilée, ni musulmane, ni croyante... mais féministe et de double culture française et tunisienne. »

LEVER LE VOILE DE NOS CERTITUDES

— par Julien Avril —

Avec "Ce qui nous regarde", Myriam Marzouki interroge l'actuel grâce aux outils de la représentation, pour écouter ce que le monde a à nous dire et faire l'expérience collective et ritualisée du changement de perspective. Une jeune fille voilée boxe dans le vide, se battant contre un ennemi imaginaire ; un homme récite jusqu'à en perdre le souffle l'épître de Saint Paul aux Corinthiens qui fonde la domination masculine dans le Nouveau Testament ; une femme raconte la distance qui s'installe entre elle et la nourrice de son fils depuis que celle-ci porte un foulard. Chaque séquence est comme une variation, un art de tourner autour de la question du voile sans jamais chercher à donner de réponse mais plutôt à susciter l'envie d'en savoir plus. Les acteurs sont tour à tour personnages fictifs et « eux-mêmes » mis en jeu dans un processus d'aller-retour entre adresse au public et quatrième mur, éclatant toujours la bulle avec justesse. La vidéo tantôt donne du champ à l'imaginaire, tantôt donne à voir une réalité historique. La musique électronique jouée en live accompagne l'idée que

notre réflexion et notre ressenti sur le sujet sont en cours d'élaboration et qu'ils pourraient ne jamais cesser de l'être. Mais Myriam Marzouki, et c'est remarquable, convoque aussi son histoire personnelle, photos et récits de famille et témoigne par ce geste d'un réel engagement dans le discours scénique. Enfin refermer le rituel en donnant à voir et à entendre celles qui vivent ces problématiques au quotidien dans une vraie et mûrement réfléchie prise de parole, c'est aussi démontrer que le théâtre peut être un art éminemment politique, lui qui nous fait tendre l'oreille et écarquiller les yeux là où notre indifférence s'en tient aux préjugés.

LE CARGO

CHORÉGRAPHIE FAUSTIN LINYEKULA / MANÈGE DE REIMS

Spectacle vu au Tarmac en janvier 2017

« Pour Linyekula, faire des spectacles, c'est prendre la parole sur la place publique dans un pays durement marqué par la guerre – la République démocratique du Congo – où cette parole ne circule pas. »

DANSE PERDUE

— par Inès Coville —

« A i-je réellement dansé ces dernières années ? » L'artiste regarde en arrière et doute. Et au fond, qu'est-ce que la danse ? Faustin Linyekula cherche dans les livres, dans des personnages tutélaires mais en vain, il ne trouve que les réponses des autres. À lui de poursuivre sa propre quête. Pour lui, les origines de la danse sont à chercher du côté d'Obilo, dans son village d'enfance au Congo, où sa famille a fui sous la dictature de Mobutu. Faustin Linyekula ose, avec « Le Cargo », un seul-en-scène autobiographique à mi-chemin entre le conte et la danse. La musique est délicate, la prise de son documentaire de son retour à Obilo touchante, avec le crissement des insectes, les rires du village. Malheureusement, Faustin Linyekula ne trouve rien, ou pas grand-chose. Les danses rituelles qu'il a seulement entendues dans son enfance – on intimait aux enfants de se coucher lorsqu'elles avaient lieu à la tombée de la nuit –, ont disparu. Dans une scène très belle où l'interprète fantasmait ces danses, son ombre se multiplie, comme si les fantômes du passé pouvaient être ravisés, le temps d'une transe. Le sujet est poignant, mais le résultat trop maigre. La mécanique du spectacle s'essouffle avec la répétition en voix off du texte du début, même si on comprend qu'il s'agit des obsessions et des interrogations de l'artiste sur la danse, le déracinement culturel, la crise congolaise, le temps qui passe. Faustin Linyekula, ne devenez donc pas un de ces produits fades de la création contemporaine. Montrez-nous un peu plus de votre folie, de vos tripes, car des choses fortes, vous en avez tant à raconter que vous sauriez en faire des livres !

DANSER LE RÊVE
DE L'INDÉPENDANCE

— par Lillah Vial —

Le solo est introduit par une réflexion sur l'art et l'impact de la parole sur un plateau. Intéressant. Faustin Linyekula s'interroge sur son statut de « raconteur d'histoires ». Peindre le quotidien du peuple congolais, les difficultés de son existence, il le fait d'abord pour lui. Car créer des spectacles est son gagne-pain et donc celui de ses frères et sœurs, qu'il nourrit à distance. L'artiste affirme alors que raconter « l'histoire des nègres qui souffrent, des nègres qui crèvent » est avant tout une affaire personnelle. On perçoit évidemment le discours sous-jacent : livrer ces récits est en réalité nécessaire et vital. Il faut continuer, encore et toujours, à dénoncer les maux qui rongent sa patrie. « La crise, la guerre », répète-t-il. Faustin Linyekula questionne également son rapport à la création. Il ne veut pas danser la danse des livres ou des chorégraphes, mais puise dans ses origines pour trouver une gestuelle qui lui soit propre. De retour au pays, il découvre avec effroi la montée du cléricalisme et la disparition progressive de l'art. Dans l'espoir de redonner à son peuple un souffle de vie, l'artiste l'encourage à danser et recrée sur le plateau cette expérience. Mais malgré les enregistrements qui évoquent l'atmosphère de sa contrée natale, la transe ne va pas assez loin, et le rituel, plutôt que de nous emporter, s'épuise peu à peu. Certes, on sent le potentiel chorégraphique de Linyekula, mais le mouvement qu'il cherche au plus profond de lui-même perd vite en intensité. On pourrait aussi être saisi par le témoignage brûlant adressé au micro. Pourtant, l'impact sur le spectateur est moindre, car ce dernier, qui n'a pas été encouragé à participer à la fête, reste à distance.



BATTLEFIELD

On touche là à l'essence du théâtre. Quelques bouts de bois et deux couvertures suffisent pour nous transporter en Inde à la première phrase énoncée. Un geste transforme en un instant un fier guerrier en ver de terre, et le sourire de Yudishtira fait peser le poids de sa charge sur les épaules des spectateurs. Il y a dans le théâtre de Peter Brook quelque chose de magique, qui fonctionne avec rien d'apparent et qui donne le sentiment d'assister à un rituel qui ne s'adresse qu'à soi. Un voyage fait de contes anciens et lointains qui happe ici et maintenant. **M.S.**

THÉÂTRE
— COMÉDIE DE REIMS —

JUSTE LA FIN DU MONDE

On s'est demandé si le choix de monter « Juste la fin du monde » relevait d'une vraie envie de mise en scène ou d'un calcul pariant sur le succès du film de Xavier Dolan l'an dernier pour faire venir le public. Puis on a vu la pièce et on a changé de question. Un désir de mise en scène ? Mais quelle mise en scène ? Les comédiens surnagent dans une direction d'acteurs si statique qu'elle en devient désincarnée. Rien ne fonctionne car rien n'est ressenti ; on met de la musique pour faire joli et faire naître l'émotion qui manque cruellement, on met un canapé histoire de ne pas laisser le plateau nu, et un micro parce qu'on le voit partout alors pourquoi pas là ? Tandis que l'auteur de ces lignes, qui aime tant le texte initial, se demandait ce qu'elle faisait dans cette galère, Lagarce, lui, faisait des saltos arrière dans sa tombe à l'idée de ce semblant de mise en scène paresseux. **A.S.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DE BELLEVILLE —

SOYEZ VOUS-MÊME

Ce n'est pas tant une « comédie acide » qu'une intense tranche de malaise que nous présente le jeune metteur en scène prodige Côme de Bellescize avec sa nouvelle création. Dans ce huis clos écrit d'une plume aiguisée – quelque peu bavarde par endroits –, deux monstres de notre société du travail tout-puissant s'affrontent. L'un est un pur produit du conformisme, créature poudrée, lisse et docile, l'autre est une perverse manipulatrice, vampire assoiffé de sang et de dignité. L'intelligence de cette proposition est à lire entre les lignes, là où elle interroge la société de l'apparence tout entière et le désir de perfection qui nous possède, toujours présent, même lorsque l'on se retrouve seul face à soi-même. Eléonore Jonckuez habite la scène et son personnage de sorcière invertébrée avec un talent surpuissant qui sauve les quelques faiblesses de rythme et révèle une comédienne de génie. **L.C.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DE BELLEVILLE —

L'OMBRE DE LA BALEINE

Après le succès de « La Liste de mes envies », nommé aux Molières en 2014, Mikaël Chirinian revient avec un nouveau seul-en-scène qui nous plonge au cœur de l'enfance d'Ismaël, entre les aventures difficiles et dangereuses que peuvent être l'histoire d'une famille et celle d'un capitaine aux passions vengeresses tragiques. Il est une force évidente chez ce comédien au style à la fois élégant et touchant, c'est sa capacité à suggérer de façon subtile les quatre personnages qui composent la famille, par le corps et la voix, et ce sans caricature et avec une tendresse envoûtante qui a quelque chose de la danse. Son double marionnettique, à la fois acteur et spectateur de son histoire, est aussi le mât qui nous raccroche au navire par ce regard bouleversant tant il est neutre encore de tout ressentiment. Si cette virtuosité nous est déjà connue chez l'acteur, « L'Ombre de la baleine » la dévoile de façon encore plus personnelle et captivante, et ce qui semble être avant tout un drame familial devient un moment de poésie et une ode à la tragédie sublime de l'enfance. **C.F.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE PARIS VILLETTE —

EN BREF

CHUNKY CHARCOAL

Scène au noir, trois acteurs en scène. L'un est un barde : scansion, énergie, voltige avec félin, élan... L'autre écrit, au charbon, sur un mur de papier qui envahit tout le fond de scène. Il saisit au vol, écriteure en direct, fascination... Il jette mots, expressions, tensions en envolées rageuses sur le papier, révélant peu à peu tant le cours du temps que les dessins cérébraux que la parole de son complice génère en nos âmes. L'auteur lui joue musique et rythme, il y a du Tom Waits dans cette lenteur et cette puissance musicale, battements lourds de la suie qui envahit le blanc. L'ensemble donne un élan semblable à ces locomotives à vapeur où le conducteur apparaît visage au noir, puissance sans relâche dans le paysage des vies traversées, Bretagne, villes, publics. Autistes, enfants ou simples spectateurs, cette poésie saisit et emporte dans un songe éveillé où le surgissement d'un chat improvisateur et funambule redonne un sourire de vie. La salle, comble, expire d'un silence ému de cette pénétration d'un intime juste et brillamment mis en scène. **S.D.**

THÉÂTRE
— LA COLLINE-THÉÂTRE NATIONAL —



AMERICAN ROCK TRIP

Stéphane Malfettes fait partie de ces grands administrateurs culturels français. Des Amandiers de Nanterre au Louvre, dont il a dirigé l'auditorium, il a parcouru le paysage culturel hexagonal toute sa vie durant. C'est ici sur les routes des Etats-Unis qu'il nous emmène pourtant. De Los Angeles à New York en passant par les coins les plus reculés du Texas, voilà qu'il s'improvise mémorialiste des musées du rock et sociologue des groupies avec un certain talent, jusqu'à parvenir à cette conclusion bien étrange : il suffirait de visiter les lieux de mémoire du rock'n'roll pour devenir une rock star. De là à dire qu'il suffit d'être sur une scène pour faire un spectacle, il n'y a qu'un pas. Un pas de géant, que nos petites jambes ne veulent pas faire. **J.C.B.**

PERFORMANCE
— COMÉDIE DE REIMS —

9 000 PAS

Cette nouvelle création de Joanne Leighton a été composée rigoureusement sur la base de la suite mathématique de Fibonacci, qui combine des additions de chiffres selon des règles de calculs systématiques. Voilà pour l'énoncé. Mais ce qui est donné à voir, ce sont six interprètes sur un sol de sel qui tentent d'épuiser le motif de la boucle sur la musique « Drumming », de Steve Reich (évidemment, pourrait-on ajouter). Forcément hypnotique. On passe du geste individuel à la communion du groupe, de trajectoires opaques aux croisements parfois même tactiles, des derviches aux rondes enfantines. On peut y rêver et s'y ennuyer, l'esprit en divaguant devient partie prenante du rituel. **M.S.**

DANSE
— THÉÂTRE 71 —

APRÈS COUPS PROJET UN / FEMME N° 2

Séverine Chavrier sait manifestement créer des images impactantes (fantômes des tragédies du xxe siècle) et une poésie sonore puissante, protagoniste le plus intéressant de cette proposition. Dans ce second opus, elle poursuit son exploration de la violence au féminin en transformant le plateau en ring où les corps de ces trois femmes se déploient et exposent leurs origines et voies/voix d'expression propre. Cette forme pourtant ne rassasie pas et engendre même une frustration qui finit par laisser à distance. Le fond, bribes de témoignages fragmentaires, est si anecdotique, en surface, qu'il devient un élément du décor, comme abandonné dans un coin sombre de la scène. **M.S.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DE LA BASTILLE —

CRÉATIONS

EN MANQUE

MISE EN SCÈNE VINCENT MACAIGNE / LE TANDEM (DOUAI)

« Une performance théâtrale et plastique mettant en scène une jeunesse aussi mélancolique que révoltée contre la collusion de l'art, du pouvoir et de l'argent et pour qui la violence n'est qu'un des modes de l'abandon. »

— par Augustin Guillot —

Il existe un tableau de Poussin qui représente un paysage d'Arcadie baigné de lumière. Mais au centre de la composition, comme une trouée, la présence d'un tombeau. Et en entrant dans ce tombeau, peut-être trouverions-nous quelque chose comme la scénographie de cette pièce : dans un cul de vallée, une galerie d'art, close sur elle-même, où nous pouvons contempler les sanglantes décapitations du Caravage. En haut, dans l'air limpide et transparent des sommets, l'indifférence et l'innocence, à l'image de ces bergers d'Arcadie regardant avec une curiosité exotique ces allégories du Monde et de l'Histoire. C'est là qu'une figure christique intervient. Une fille d'en haut décide de descendre dans la vallée, d'entrer dans le tombeau. « J'aurais aimé étreindre le monde, en son entièreté, et le sauver par un éclat de rire », profère-t-elle. À défaut de le sauver, Colomb et Magellan sont invoqués, eux qui sont partis dans l'espoir de détruire la clôture du monde. Quête impossible, mais à laquelle fidélité est due, car comme elle l'affirme « mon rêve du monde doit être plus grand que le monde ». Impossible, et ici pas même d'Amérique pour donner quelque illusion, mais plutôt le désarroi d'un tard-venu, à l'image de ce Bouvet de Lozier qui, un jour de 1738, s'orienta plein sud à la recherche des mythiques

terres australes, et ne découvrit que des morceaux de banquise errants. Si « la terre est changée en un cachot humide » (Baudelaire), si l'étreinte est restée vaine, alors demeure la tentation du nihilisme : saccage de la galerie dont les ruines deviennent un avant-poste de la fin du monde. Autant dire aucune quiétude ni béatitude dans cet immense cri d'amour qui ne se départ jamais de la violence d'un cri de haine. Squames grisâtres sur les murs décrépis de la scène, corps suppliciés du Caravage, chair à la fois si proche et si faible. Le monde, le plus proche donc, ce qui se renifle et qui suinte ; mais le plus lointain, ce avec quoi nous ne coïncidons jamais tout à fait, à côté ou déjà au-delà de nous, le monde, ce pour quoi nous le haïssons, quelque chose dont la beauté se refuse à nous. Mais la haine n'est-elle pas un immense cri d'amour adressé au monde, et auquel le monde n'a pas répondu ? Et si, au regard des précédentes pièces de l'artiste, l'édifice peut sembler ici plus branlant, c'est aussi cette perte de monumentalité qui émeut, une œuvre précaire et défailante comme le monde qu'elle souhaite étreindre. « Renoncer à son propre héroïsme », entend-on quelque part dans la nuit.

En tournée à Programme Commun (Vidy-Lausanne), mars-avril 2017

UN AMOUR IMPOSSIBLE

MISE EN SCÈNE CÉLIE PAUTHE / CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

« Célie Pauthe a été bouleversée par Un amour impossible de Christine Angot. Elle a été frappée par la puissance de la rencontre entre mère et fille, qui, au terme du roman, reviennent sur le passé pour renouer ensemble le fil de leur histoire. »

— par Marie Sorbier —

« Mais à travers la connaissance que j'en ai, je voulais écrire ce que c'est avoir une mère. » Ne nous méprenons pas sur les mots de Christine Angot ; il n'est pas question pour elle dans son roman « Un amour impossible », paru en 2015, de raconter son histoire ou d'écrire « sur » sa mère. Les possessifs sont à exclure et c'est une relation indéterminée parce que universelle qui se joue entre Maria de Medeiros et Bulle Ogier, très justes dans les glissements temporels et psychologiques qu'impose la dramaturgie. De facture classique, la mise en scène de Célie Pauthe incarne l'intime de cette relation dans des lieux de vie et de (non-)parole, témoins de l'époque d'où se place le discours. L'incommunicabilité croît, nourrie par les changements de maisons et de noms ; la perte de l'identité comme déclencheur du vide des mots. Construite par flash-back, la pièce se joue dans les sous-textes, et ce qui transpire de ce qui n'est pas dit et de ce qui est hurlé alimente l'humus propice aux ressentiments et aux différents masques de l'amour maternel. En assistant à ce tête-à-tête sans fin, comment ne pas rejoindre Angélica Liddell quand elle assène que la pire chose pour un enfant est de côtoyer ses parents ? Que celle

qui aime son enfant devrait l'abandonner à la naissance pour ne pas lui transmettre ses névroses et éviter ainsi de le transformer en Atlas, épuisé, cherchant désespérément à poser son fardeau ? Il ne parviendra pourtant qu'à le transmettre à son tour, participant ainsi à former une armée d'âmes écorchées et tentant, dans un acte magnifiquement désespéré, de le sublimer. Commencer par la révélation est un moyen subtil de ne pas faire du suspense un enjeu. Il ne s'agit pas de savoir, ni même de comprendre, mais de constater. Le sujet central du livre, l'inceste, se décale dans cette adaptation théâtrale signée par l'auteur, pour se concentrer au plateau sur la relation mère-fille. L'enjeu est bien comment sortir de sa mère (Pierre Notte évidemment) et non plus comment ni même pourquoi dénoncer le père, l'évidence du crime n'étant plus à prouver. Pas de pathos donc, mais une vivisection du réseau complexe de nerfs qui anime ce lien. Et c'est là tout l'intérêt et la modernité de cette proposition : interroger la responsabilité de celle qui ne dit rien, de celle qui ne voit pas et non revenir buter, comme un acte militant basique, sur la culpabilité de celui qui a fait.

En tournée à l'Odéon Théâtre de l'Europe (25/02-26/03)

AGENDA DES FESTIVALS

FESTIVAL ARTDANTHÉ

« Cette 19^e édition recentre sa programmation sur la danse et la performance, tout en restant ouverte aux formes innovantes, théâtrales et musicales, ainsi qu'aux arts plastiques. Elle conserve ses fondamentaux : des artistes confirmés et une place primordiale accordée à la jeune création contemporaine française et internationale. De plus, chaque samedi, un temps fort composé de propositions artistiques très diverses ponctuera le festival, dont un dédié à de jeunes créateurs qui présenteront des formes en cours de travail. »

Théâtre de Vanves, du 25 février au 1er avril

DAÑSFABRIK

« C'est une semaine pour célébrer la danse partout dans la ville, en complicité avec les acteurs culturels brestois. Une semaine pour initier tous les publics à l'art chorégraphique. En 2017, ce sont des créations, des chorégraphes internationaux, des rendez-vous jubilatoires, des espaces d'expérimentation, des ateliers pour tous et de la convivialité. »

Brest, du 26 février au 4 mars

BIENNALE DE DANSE DU VAL DE MARNE

« Danses exposées s'expose durant cinq semaines, dans une vingtaine de lieux partenaires, en Val-de-Marne mais aussi cette année dans tous les départements d'Ile-de-France. C'est la danse sous diverses formes qui va s'exposer, ouvrir ses gestes, envahir les théâtres, mais aussi les autres scènes, les musées, l'espace public, les halls et les coulisses, elle se glisse, s'immisce, dans un corps à corps avec les arts, dans un tête-à-tête avec les œuvres plastiques pour le plaisir des publics, spectateurs, passants ou autres habitants... Elle se donne à voir, à penser, elle dialogue avec l'histoire, archive vivante, elle questionne le patrimoine, elle se manifeste, elle est manifeste. »

Ile-de-France, du 1er mars au 1er avril

FESTIVAL MARTO

« Après 15 ans, durant lesquels il a accueilli et soutenu les spectacles les plus emblématiques du champ de la marionnette et du théâtre d'objets, MARTO ouvre pour cette 17^e édition de nouveaux horizons. 20 spectacles, 32 représentations, 3 créations, 1 nuit de la marionnette. Des artistes au parcours déjà bien établi et des compagnies émergentes. De l'objet, du fil, de la gaine, de l'ombre, de la marionnette portée... Des artistes français, belges, allemands, tchèques et slovènes. Une attention portée au texte, à la musique, aux arts plastiques et pour la première fois, au jeune public. »

Hauts-de-Seine, du 10 au 26 mars

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Célie Pauth   —

« J'ai mis en scène il y a quelques années une pièce de Marguerite Duras d'après un roman de Henry James, « La Bête dans la jungle », qui raconte l'histoire d'un homme qui attend un destin extraordinaire. Il ne sait pas si ce destin le r  v  lera ou le d  truir  , mais il attend, il attend... et attendant, il passe à côté de la vie, de l'amour. Je me souviens aussi de ce poème d'Antonio Machado : "Toi qui marches, il n'existe pas de chemin. Tout passe et tout reste, mais le propre de l'homme est de passer, passer en faisant des chemins, des chemins sur la mer. [...] Toi qui marches, ce sont tes traces qui font le chemin, rien d'autre. Toi qui marches, il n'existe pas de chemin, le chemin se fait en marchant. En marchant on fait le chemin et lorsqu'on se retourne on voit le sentier que jamais on n'empruntera à nouveau. Toi qui marches, il n'existe pas de chemin si ce n'est le sillage dans la mer..." »

Et puis parfois, quand on n'arrive plus à mettre un pied devant l'autre, quand tout est noir et que le chemin se met à ressembler à un tunnel sans fin, alors on peut chanter avec Brassens : " Lors, j'ai vu qu'il restait encor Du monde et du beau mond' sur terre, Et j'ai pleuré, le cul par terre, Toutes les larmes de mon corps. "

Et repartir sans attendre. »

Célie Pauth   est une metteuse en scène française de théâtre, n  e en 1975. Elle dirige depuis septembre 2013 le Centre dramatique national Besançon Franche-Comté où elle vient de créer "Un amour impossible".

LE DESSIN

« CE QUI NOUS REGARDE », MYRIAM MARZOUKI

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n  50 — 06.02.2017

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — Mairie du 3  , 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr
Responsable Partenariats / Publicité India Bouqu  rel india.bouqu  rel@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro
Julien Avril, Christophe Candoni, Agathe Chamet, L  a Coff, Inès Coville, Sébastien Descours, Baptiste Drapeau (illus.), Cécile Feuillet, Audrey Santacrose, Lilliah Vial.
Photo de couverture L'Indompt      Chassary & Belarbi / PHPA

LE FAUX CHIFFRE

2,4%

C'est la probabilité de voir une fois dans sa vie un Belge courant nu sur une scène avec un cageot en plastique comme slip et un entonnoir sur la tête.

L'HUMEUR

« Il n'y a pas de place à prendre. Il n'y a qu'une route à suivre. »

Francis Lalanne

SCÈNES D'EUROPE, C'EST AUSSI...

EXPOSITION : KINGSLEY, ITINÉRAIRE D'UN IMMIGRANT CLANDESTIN

« Olivier Jobard, photographe, se rend à Sangatte en 2000. Il décide alors de se consacrer principalement à un travail au long cours sur les problématiques d'immigration, en Europe et dans le monde. Il retrace ici le voyage d'un Camerounais de 22 ans qui décide de quitter son pays en 2004. »

Hall du Manège, du 2 au 11 février

EXPOSITION : EUROPIA, PAYSAGE ÉCLATÉ D'UNE EUROPE INCERTAINE

« Photographies de Julien Allouf et scénographie de James Brandily. Onze premières villes ont été traversées, cette exposition est la première étape d'un projet qui réunira un paysage éclaté des vingt-huit capitales européennes dans le cadre du festival Reims Scènes d'Europe 2018. Un parcours libre est proposé pour découvrir cette exposition sur les trois niveaux du bâtiment. »

Comédie, du 23 janvier au 25 février

CONCERT : YAMEN MOHAMAD    L'OUÐ

« Venez découvrir les sonorités mélodieuses et enivrantes de l'oud avec Yamen Mohamad qui vous fera vibrer au son de l'instrument fétiche de la musique arabe. »

Bar-restaurant de la Comédie, 8 février

KORT  RS DR  MAFESZTIV  L : UN SHOWCASE HONGROIS

REPORTAGE

— par Mathias Daval —

Le « Kort  rs Dr  mafesztiv  l » (Festival de théâtre contemporain) de Budapest en est cette année à sa 13   édition, avec deux caractéristiques principales : une dimension « show case », orientée vers des professionnels étrangers (programmateurs, critiques, agents littéraires...) et un focus sur la nouvelle génération de metteurs en scène hongrois.

Porté par la Fondation Sz  nM  hely, le festival a commencé en 1997 en biennale, avant de se poursuivre à un rythme annuel depuis 2007. Dans un contexte politique extrêmement tendu, confrontée aux changements de priorités culturelles du nouveau gouvernement et à la diminution des aides publiques, la directrice du festival, M  ria Mayer-Szilágyi, tente de maintenir le cap : le festival est un appel d'air pour la création hongroise et s'oriente de plus en plus vers l'international, notamment dans le cadre de programmes de traductions d'auteurs contemporains. C'est ainsi qu'on aura pu retrouver le percutant « Oxygène » de Viripaev (crée originellement en 2003), adapté par le jeune B  lint Szilágyi, étudiant en dernière année à l'Université d'art dramatique et cinématographique de Budapest. Le spectacle, produit par le festival, tient davantage de la performance dans un lieu atypique : l'Anker't, bar branché pour hipsters de la capitale établi dans une vieille b  tisserie du centre (le concept de romkocsma ou ruin pub est n   au début des années 2000). Sándor M  rkus et Ang  la Eke, manipulant une tête de Jésus imprimée sur une énorme croix gonflable, sont accompagnés par un DJ dont les interventions ponctuent le slam. Ils font écho, en une série de séquences inspirées des Dix Commandements bibliques, aux problématiques morales auxquelles est confrontée la jeunesse russe (et plus largement est-européenne) d'aujourd'hui. Nettement moins convaincant, au Jur  nyi (incubateur théâtral ouvert en 2012), « One

Woman », de Béla Paczolay, s'appuie sur le témoignage d'  va P  terfy-Nov  k publié dans un livre best-seller il y a deux ans. Son adaptation scénique souffre d'un manque de recul, d'un trop-plein de paroles engluées dans une non-théâtralité, en dépit de l'excellente comédienne R  ka Tenki. Mais nul doute que le spectacle peut, à l'instar du succès de « Réparer les vivants » en France, toucher un public enclin à se laisser entraîner par un théâtre naturaliste, psychologisant et au plus juste de problématiques très actuelles.

“
Airs a cappella du folklore hongrois et morceaux pop

Au Katona J  zsef Theatre, haut lieu de la création contemporaine plutôt engagée politiquement, « The Champion », de Béla Pint  r, joue à guichets fermés. La pièce, dans une forme opératique parodique adaptée pour piano solo d'« Il tabarro », de Puccini, est une satire de la corruption dans la vie politique hongroise sur fond d'amour triangulaire contrarié. Un projet efficace mais vocalement bancal et un peu démagogique. « The Day of Fury » s'appuie quant à lui sur un fait divers survenu début 2015 en Hongrie, autour de revendications dans le milieu hospitalier. Le metteur en scène   r  pd Schilling (dont la compagnie Kr  tak  r sillonne depuis dix ans les scènes européennes) en a tiré une tragédie sociale portée par des comédiens impeccables, souffrant toutefois d'un côté surd  monstratif que Heiner Müller avait diagnostiqué en son temps : « L'art abandonne sa qualité subversive dès l'instant où il essaie d'être directement politique. » Mais on comprend que la complexité du contexte politique hongrois multiplie ce type d'initiatives théâtrales. Mention spéciale à deux spectacles atypiques : « A Short History of Our Time », tout d'abord, pièce pour marionnettes à laquelle on assiste matinalement au centre cultu-

rel Traf  . Conçue par K  roly Hoffer, elle s'appuie sur un scénario et une ambiance dignes du « Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire » de Jonas Jonasson : rocambolesques, légers et très cinématographiques. On suit avec délectation les aventures de ces quatre vieux Hongrois partis dans un improbable road trip à destination de Venise, pour exaucer le dernier souhait d'un mourant. L'esthétique est rétro mais manie avec subtilité les clashes générationnels des registres de langue. Retour au Jur  nyi pour « Etikett », proposition 100 % post-théâtrale pour deux comédiens et une voix off. De part et d'autre d'un long plateau blanc et rectangulaire semblable à une piste de défilé de mode, c'est-à-dire un monde de voyeurisme et de superficialité, le dispositif bifrontal et les écouteurs permettent un jeu de manipulation du public, amené à participer par des instructions absurdes. Le tout dans un objectif de déconstruction des codes sociaux et de leur impact sur nos interactions physiques. Cette représentation ionescienne des travaux d'Edward T. Hall, si elle tourne un peu à vide, reste drôle et mordante. Enfin, le meilleur était pour la fin dans la grande salle du Traf   avec « Your Kingdom », d'après les récits de Sándor Tar adaptés par Tibor Keresztury. Tar y raconte les difficultés du passage à l'ère postsoviétique, la misère et l'alcoolisme dans la classe ouvrière. Le metteur en scène et chorégraphe Csaba Horváth, fondateur de la compagnie Forte, les représente dans un théâtre physique d'une puissance visuelle remarquable. Par un jeu sur des tuyaux en plastique, sans cesse recomposés comme accessoires multifonctions, ponctuant la narration par des airs a cappella du folklore hongrois aussi bien que des morceaux pop, la troupe se déploie avec minutie et cohésion en un rythme fulgurant.

Kort  rs Dr  mafesztiv  l, Budapest
du 2 au 10 décembre 2016

LES PLATEAUX SAUVAGES

RÉUNIR CRÉATION ET TRANSMISSION

— par Julien Avril —

C'est au cœur du XX   arrondissement de Paris, entre le cimet  re du Père-Lachaise et le parc de Belleville, qu'est en train de s'inventer un nouveau mode de partage de la vie culturelle.

Les Plateaux sauvages ont ouvert leurs portes samedi 28 janvier pour laisser entrevoir aux habitants du quartier des Amandiers les perspectives qu'offre ce nouveau projet tourné à la fois sur la création contemporaine et la pratique artistique amateur. Ce lieu, pourtant construit comme un seul bâtiment dans les années 1960, était encore divisé en deux structures différentes la saison dernière (le 20   Théâtre et le Centre d'animation des Amandiers). Et sa refondation actuelle est aussi formidable qu'elle est évidente : abattre les cloisons (réelles et symboliques)

entre artistes et habitants et faire du « plateau » le lieu de leur rencontre effective. Un lieu ouvert où chaque compagnie ou association utilisatrice aura à cœur de partager son savoir-faire avec les autres. Tout au long de cette première journée d'ouverture festive, des ateliers gratuits sont proposés : yoga, massage, smoothies mais aussi danses urbaines et contemporaines (atelier animé par les artistes de Wynkl), tandis que la metteuse en scène et directrice Laëtitia Guédon nous fait visiter avec la malice d'un Willy Wonka dans sa chocolaterie le lieu dans ses moindres recoins, plus surprenants les uns que les autres : ateliers de décors, salle transformable, terrasse qui accueillera des jardins partagés, bar, librairie... Le soir, c'est la jeune création qui est à l'honneur : Julie Bertin et Jade Herbulot, qui dirigent le Birgit Ensemble, présentent une « maquette » de leur nouveau spectacle,

« Memories of Sarajevo ». Car inviter le public à découvrir la fabrique des œuvres, dans la beauté et la fragilité de leur artisanat, c'est aussi cela, le projet des Plateaux sauvages :    l'heure où le marketing de masse dissimule les modes de production souvent néfastes pour les hommes et la planète et ne laisse visible que le « prêt-à-consommer », choisir de donner à voir ce qui fonde un objet en train de s'inventer et impliquer son destinataire dans sa réalisation, c'est un bel acte politique de réconciliation. Rendez-vous en mars prochain pour une nouvelle journée d'ouverture consacrée aux Jeunes textes en liberté, à la découverte des jeunes auteurs dramatiques.

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

ABEL FERRARA

JEANNE ADDÉ

CHARLIE LE MINOU

SALO

LARRY CLARK

MYKKI BLANCO

CHRISTOPHE HONORÉ

142 RUE MONTMARTRE, PARIS 02 | WWW.SALO-CLUB.COM